

S O R A Y A L A N E

L'HÉRITAGE
D'ESMÉRALDA

Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Benoîte Dauvergne

Flammarion >
Québec

Couverture : Création Studio J'ai lu
Images : © levente bodo / Getty et © Sybille Sterk / Arcangel
Intérieur : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

Titre original : THE CUBAN DAUGHTER
Éditeur original : Bookouture, une marque de Storyfire Ltd., Londres

© Soraya Lane, 2023
© City Éditions, 2023, pour la traduction française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024, pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-206-5
ISBN (PDF) : 978-2-89811-207-2
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-208-9

Dépôt légal : 2^e trimestre 2024

Imprimé au Canada
flammarionquebec.com

*À Richard King.
Merci d'avoir cru à cette série et de l'avoir fait
connaître au monde entier.*

Prologue

*Résidence privée du magnat du sucre Julio Diaz,
La Havane, Cuba, fin des années 1950*

Bras dessus, bras dessous avec sa sœur María, Esméralda entra dans la pièce où se trouvait déjà leur père. Leur domestique était montée en hâte les prévenir qu'elles avaient de la visite et qu'elles étaient attendues immédiatement au salon. Ce n'était cependant pas une demande inhabituelle. Leur père aimait les présenter à ses visiteurs; ses filles étaient sa plus grande fierté. À l'époque où leur mère était encore en vie, leurs parents parvenaient à divertir leurs invités sans qu'Esméralda et ses sœurs fassent davantage qu'une brève apparition. Mais maintenant, leur père préférait les avoir toutes trois à ses côtés. Rien ne lui faisait plus plaisir que de les voir sourire et distraire ses amis ou ses partenaires commerciaux. Son regard s'éclairait dès qu'elles entraient dans une pièce; il n'était jamais aussi satisfait qu'en compagnie de ses filles.

Aujourd'hui, cependant, la situation était différente. Aujourd'hui, pour la toute première fois,

Esméralda perdit son sang-froid habituellement inébranlable. Ses pieds s'arrêtèrent comme s'ils étaient doués d'une volonté propre. María continua à marcher en essayant de la tirer par le bras, suivie de leur sœur Gisele qui heurta son épaule lorsqu'elle la dépassa, impatiente de découvrir qui était leur mystérieux invité.

Là, sur leur somptueux canapé à bords dorés, était assis Christopher. Il se leva légèrement tandis qu'Esméralda et ses sœurs entraient dans la pièce.

Mon Christopher est ici. Son cœur cessa de battre une seconde, et sa bouche s'assécha. C'est impossible. Comment peut-il être ici, à Cuba ?

— Esméralda, tu te souviens de M. Christopher Dutton, de Londres ?

Un cigare à la main, son père lui fit signe de s'avancer.

— Et voici mes autres filles, María et Gisele.

Esméralda força ses pieds à avancer, de peur que son père s'aperçoive du trouble dans lequel la jetait la présence de Christopher. À son grand soulagement, celui-ci ne posa les yeux que fugacement sur elle, avec un aplomb imperturbable. Avait-elle imaginé ce qui s'était passé entre eux ? Les regards qu'il lui avait glissés quand elle était à Londres, la façon dont leurs mains s'étaient effleurées, le contact ultime de leurs petits doigts au moment où elle s'était éloignée de lui pour la toute dernière fois ?

— C'est un tel plaisir de vous revoir, Esméralda, dit-il en se levant.

Il lui adressa un signe de tête et prit délicatement la main de María, puis celle de Gisele.

Tandis qu'elle l'observait, Esméralda sentit ses joues s'empourprer. María lui lança un regard par-dessus son épaule, les sourcils haussés, alors que Christopher déposait un baiser sur le dos de sa main. Bien entendu, Esméralda avait longuement parlé de son bel Anglais à sa sœur. Il obsédait ses pensées depuis qu'elle était rentrée de Londres, mais jamais elle n'avait imaginé qu'il lui rendrait un jour visite à Cuba. Lorsque vint son tour, Christopher lui tint la main juste une seconde de trop, ses lèvres s'attardant sur sa peau, son regard plongé dans le sien.

— Que, euh, qu'est-ce qui...

Alors qu'il lâchait sa main, elle se racla la gorge.

— Qu'est-ce qui vous amène donc à Cuba, monsieur Dutton ?

— Votre père a insisté pour qu'une personne de ma société vienne à Cuba, afin de voir sa production de visu.

Il se réinstalla sur le canapé en la quittant à peine du regard, tandis que son père invitait ses filles à s'asseoir.

— Je dois dire qu'il est très difficile de refuser quoi que ce soit à cet homme. Et je n'ai pas résisté à l'envie de venir moi-même à Cuba, surtout après les anecdotes sur La Havane dont vous m'avez régalaré. Le tableau que vous m'avez brossé de votre pays exotique était tout à fait magnifique.

Une domestique entra précipitamment dans la pièce. L'attention de son père étant momentanément détournée, Esméralda céda à la tentation de regarder attentivement Christopher. Le nœud dans son estomac se desserra lorsqu'il sourit.

Son regard lui indiqua qu'il était aussi soulagé qu'elle de la revoir.

Je n'ai peut-être pas imaginé ses sentiments pour moi, finalement.

— Une bouteille de notre meilleur champagne, lança son père.

Il alluma son cigare et souffla la fumée âcre dans la pièce, tandis que la domestique se hâtait de repartir afin de satisfaire sa demande.

Lorsque Esméralda passa devant Christopher, si près que le tissu de sa robe dut effleurer son genou, elle cessa de respirer et sentit son doigt crocheter le sien. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, l'entrelacement fut si bref que personne ne put le remarquer, mais ce geste lui dit tout ce qu'elle avait besoin de savoir.

Il n'est pas seulement venu visiter Cuba.

Il a fait tout ce chemin pour me voir.

1

Londres, de nos jours

Le pinceau à la main, Claudia retouchait le rebord blanc de la fenêtre en écoutant de la musique à fond. Elle avait passé les six derniers mois à rénover cet appartement, à redonner vie à son intérieur démodé, et il ne restait que quelques jours de travail avant que ce soit terminé.

Elle recula et promena son regard sur ce qu'elle avait créé, nostalgique à l'idée de devoir se séparer de ce logement, même si elle n'avait jamais eu l'intention de le garder. *Ce sont les affaires, se dit-elle. On ne tombe pas amoureuse d'un projet. Ce n'est pas chez moi.*

C'était le deuxième appartement de Chelsea qu'elle rénovait en un an, et tout lui avait plu du début à la fin. Les croquis, la peinture, la décoration – c'était si différent de son précédent travail. Et cela lui apportait une satisfaction que son ancienne carrière n'était jamais parvenue à lui offrir.

La musique s'arrêta brusquement, remplacée par la sonnerie de son téléphone. Elle posa son pinceau et s'essuya les mains sur sa salopette avant de répondre. Elle devina que c'était son père ou sa

mère avant même d'apercevoir l'écran ; les seules personnes qui l'appelaient ces temps-ci étaient soit des membres de sa famille, soit des démarcheurs.

Le nom affiché lui indiqua qu'elle avait raison.

— Salut, maman.

— Bonjour, ma chérie. Comment vas-tu ?

— Très bien. Je donnais encore quelques coups de pinceau, mais les travaux sont presque terminés.

— Formidable, nous nous réjouissons de voir l'appartement la prochaine fois que nous viendrons.

Claudia savait combien la transition avait été difficile pour sa mère. Elle avait été si fière de son unique fille lorsqu'elle était partie étudier le commerce à l'université, et encore plus quand elle avait décroché un poste important dans la finance, comme son père. Son frère était avocat, ce qui rendait ses parents tout aussi heureux, mais sa mère n'était jamais allée à l'université et n'avait pas mené sa propre carrière. Ainsi, Claudia avait souvent l'impression qu'elle la vivait par procuration à travers sa fille. C'était du moins le cas jusqu'à ce qu'elle quitte son poste prestigieux et lui annonce qu'elle comptait se lancer dans la rénovation d'appartements.

— Est-ce que vous êtes toujours d'accord pour que je vienne ce week-end ? demanda-t-elle.

— Bien sûr ! Nous sommes si impatients de te voir, mais ce n'est pas la raison de mon appel.

Claudia attendit que sa mère poursuive en commençant distraitement à nettoyer son pinceau.

— En fait, je me demandais si tu pourrais assister à un rendez-vous à ma place vendredi.

— Ce vendredi ? Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

Sa mère s'éclaircit la voix.

— Écoute, cela va te paraître étrange, mais nous avons récemment reçu une lettre adressée aux successeurs de ta grand-mère. Ton père pense qu'il pourrait s'agir d'un canular, mais je crois que cela vaut la peine d'y aller, ne serait-ce que pour voir de quoi il s'agit.

— D'accord.

Claudia passa dans la cuisine pour se préparer un café tout en l'écoutant. Quel genre de rendez-vous cela pouvait-il être pour que son père se montre aussi sceptique ?

— Je te transmettrai la lettre après avoir raccroché. Je serais vraiment soulagée que tu puisses y aller. Je détesterais manquer de respect à ta grand-mère en ignorant ce rendez-vous. On ne sait jamais.

Claudia hocha la tête. Sa mère lui demandait rarement des services, alors elle ne voyait pas d'inconvénient à s'y rendre. Mais le fait que son père pense à un canular, quel qu'il soit, l'inquiétait tout de même. Son instinct le trompait rarement.

— Maman, si tu y tiens, j'irai. Envoie-moi simplement les coordonnées.

— Merci, ma chérie. Je savais que tu accepterais.

Elles discutèrent quelques minutes de plus, puis Claudia lui dit au revoir. Peu après la fin de l'appel, elle reçut le courriel de sa mère. Elle l'ouvrit et le parcourut rapidement.

À qui de droit, en ce qui concerne la succession de Catherine Black. Votre présence est requise à l'étude de Williamson, Clark & Duncan, Paddington, Londres, le vendredi 26 août à 9 heures, afin de vous remettre un legs prévu par la succession. Nous vous serions reconnaissant de bien vouloir confirmer votre présence dans les meilleurs délais.

Claudia le relut, perplexe. Pas étonnant que son père ait pris ce message pour un canular. Mais si sa mère voulait qu'elle découvre de quoi il s'agissait, elle irait à ce rendez-vous. Le décès de sa grand-mère avait été un coup dur pour toute la famille, en particulier parce que c'était un cordon-bleu et qu'elle les recevait toujours pour le déjeuner dominical – une tradition qui avait faibli puis s'était éteinte après son décès l'an passé. Il était peut-être encore trop tôt pour que sa mère gère elle-même sa succession; il restait probablement des détails à régler, bien que son père soit généralement très méticuleux concernant les tâches administratives.

Claudia remit sa musique et tourna sur elle-même dans l'appartement, ne voulant plus penser aux épreuves de l'année précédente. Elle avait perdu sa grand-mère et sa meilleure amie en quelques mois, et l'une des raisons pour lesquelles elle adorait son nouveau travail, c'était qu'il n'avait aucun lien avec son passé.

Elle regarda autour d'elle, un sourire aux lèvres, en admirant son travail. Le résultat était splendide; les murs étaient à présent d'un blanc doux, la cuisine, presque terminée, et sous les bâches de protection, le plancher était d'une

teinte parfaite. Cet intérieur serait magnifique une fois qu'elle aurait disposé le mobilier.

Elle avait peut-être troqué son tailleur contre une salopette, une coiffure impeccable contre un chignon flou, mais elle n'avait jamais été aussi heureuse. Elle n'aurait pas pu conserver son ancien poste après ce qui s'était passé, et ce nouveau travail l'aidait à se sentir bien au lieu de lui mettre les nerfs en pelote chaque jour.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à vendre cet appartement et à essayer de réaliser un bénéfice.

2

Claudia fit visiter l'appartement à l'agente immobilière, lui montrant les salles de bains récemment carrelées ainsi que les meubles qu'elle venait d'installer, tandis qu'elles retournaient à la cuisine ouverte sur le salon. Comme le soleil brillait, elle avait ouvert en grand les portes qui donnaient sur la terrasse – c'était le genre de journée qui rendait inévitablement joyeux.

— C'est tout à fait impressionnant, dit l'agente en caressant le plan de travail en pierre de la cuisine. Je suis certaine que nous allons trouver sans mal un acquéreur. Quand souhaitez-vous que je le mette en vente ?

— Je vais prendre ma décision cette semaine.

Claudia admirait le canapé extérieur en se voyant une fois encore rester dans cet appartement. Si elle le faisait, elle devrait cependant trouver un autre métier ; elle ne pourrait jamais en acheter un nouveau à rénover si elle ne vendait pas celui-ci. Elle se tourna vers l'agente. Peut-être qu'elle n'aurait pas dû s'y installer pendant les rénovations ; de cette façon, elle ne s'y serait pas autant attachée.

— Eh bien, tenez-moi au courant quand ce sera fait. Je sais que certains de nos clients seront prêts à le visiter avant même que nous passions une annonce.

Le téléphone de Claudia vibra dans sa poche. Elle le sortit et regarda l'écran. *Rendez-vous notaire.*

— Je suis désolée, mais je m'aperçois que je suis en retard à un rendez-vous. Je vous recontacterai très bientôt. Merci beaucoup d'être passée !

Elle raccompagna rapidement l'agente jusqu'à la porte et se précipita dans sa chambre. Fouillant dans ses vêtements, elle dénicha un blazer qu'elle enfila par-dessus son tee-shirt blanc. Après avoir trouvé un jean et des tennis propres, elle attrapa son sac et courut vers la porte. Elle regarda sa montre. Le métro de Sloane Square à Paddington passait toutes les dix minutes, ce qui signifiait qu'elle devrait arriver sans problème à l'heure à l'office. Dans le cas contraire, sa mère serait furieuse contre elle.

Claudia atteignit finalement les bureaux à la façade en verre de Williamson, Clark & Duncan avec dix minutes d'avance. Après s'être présentée à la réceptionniste, elle s'assit sur un siège et reprit son souffle. Elle détestait tant être en retard qu'elle avait couru de la station de métro jusqu'ici alors que ce n'était pas nécessaire. Une fois assise, elle remarqua les autres personnes dans la salle d'attente qui, étonnamment, étaient toutes des femmes plus ou moins de son âge. Plusieurs feuilletaient des magazines, et quelques autres attendaient, comme elle, leur sac à main sur les genoux, en

examinant la pièce. Elle n'avait pas vraiment eu le temps de penser à ce rendez-vous, mais maintenant qu'elle était là, elle penchait pour l'avis de sa mère; cela paraissait tout à fait sérieux. Ces bureaux à eux seuls suffisaient à la convaincre.

Avant qu'elle ait pu y réfléchir davantage, la jeune réceptionniste se leva derrière son bureau et s'adressa aimablement aux personnes présentes. Claudia fut surprise de l'entendre appeler plusieurs autres noms en plus du sien.

Certaines femmes échangèrent un regard avec elle. Claudia attendit que deux d'entre elles passent devant. Comme l'une d'elles évoquait la possibilité d'un héritage, elle tendit l'oreille.

Hmm, je n'avais même pas pensé à un legs. Cela ressemblerait bien à sa grand-mère d'avoir fait en sorte qu'aucun membre de sa famille ne manque de rien.

Le bavardage autour d'elle cessa brusquement lorsque le groupe entra dans une vaste salle de conférences. Les femmes furent invitées à s'asseoir autour de la table présidée par un homme élégant. À sa gauche, une femme d'environ trente-cinq ans semblait observer l'assemblée avec une certaine nervosité. Elle était impeccablement vêtue d'un chemisier en soie et d'un pantalon noir à taille haute; Claudia eut l'impression de se voir à l'époque où elle travaillait encore dans la finance. En la regardant, son ancienne garde-robe lui manquait presque.

Elle prit la feuille de papier qu'on lui tendait, s'adossa à son siège et parcourut le document tandis que l'homme commençait à parler. Elle ne fut pas surprise quand il reconnut qu'il avait

été très étrange pour lui de toutes les convoquer en même temps. Elle balaya l'assemblée du regard, curieuse de savoir si l'une des autres femmes connaissait la raison de leur présence ou si, comme elle, toutes ignoraient ce qu'elles faisaient là. Claudia se tourna vers le notaire qui s'avança de quelques pas en souriant, une main nonchalamment glissée dans sa poche.

— Je m'appelle John Williamson, et voici ma cliente, Mia Jones. C'est elle qui a suggéré que je vous rassemble pour évoquer les souhaits de sa tante, Hope Berenson. Notre étude représentait déjà Mme Berenson il y a de nombreuses années.

Claudia prit le verre d'eau devant elle et but une gorgée en se demandant qui pouvait bien être Hope Berenson.

— Mia, voudriez-vous prendre la parole à présent pour fournir les explications nécessaires ?

La femme hocha la tête et se leva. Claudia se cala à nouveau dans son siège pour l'écouter. Elle remarqua combien Mia paraissait soudain mal à l'aise, ou peut-être avait-elle simplement le trac à l'idée de s'adresser au groupe.

— Comme vous l'a dit M. Williamson, ma tante s'appelait Hope Berenson, et pendant de nombreuses années, elle a dirigé ici à Londres une maison, Hope House, pour les mères célibataires et leurs bébés. Elle était renommée pour sa discrétion ainsi que pour sa bonté, et ce en dépit de la conjoncture.

Elle émit un petit rire nerveux et promena son regard sur l'assistance.

— Je suis sûre que vous vous demandez pourquoi diable je vous raconte tout ça, mais,

faites-moi confiance, vous comprendrez tout très vite.

Hope House? Quel lien pouvait-il bien y avoir entre sa grand-mère et un foyer pour mères célibataires? Insinuait-elle qu'elle avait eu un enfant illégitime? Qu'est-ce que c'était que cette histoire? Si c'était le cas, sa mère allait être sans voix!

— Quel est donc le rapport entre cet ancien foyer et nous? demanda-t-elle.

— Désolée! J'aurais dû commencer par là, s'exclama Mia d'un air encore plus embarrassé.

Elle s'éloigna de son siège et traversa la pièce.

— Ma tante s'était aménagé un grand bureau à Hope House et elle y conservait toutes ses archives. Je me suis souvenue que ma mère adorait le tapis de cette pièce, alors je me suis dit que je pouvais peut-être le récupérer pour l'installer ailleurs au lieu de le jeter. Lorsque je l'ai roulé pour l'emporter, j'ai aperçu quelque chose entre deux lattes du plancher. Et, étant ce que je suis, eh bien, je n'avais plus qu'une seule idée en tête: revenir avec un outil pour dégager les lattes et voir ce qui se cachait dessous.

Claudia secoua la tête. *Incroyable*. Enfin, elle ne comprenait toujours pas très bien quel était le lien avec sa grand-mère.

— Sous la première latte, il y avait deux petites boîtes et, lorsque j'ai dégagé la seconde, j'ai vu qu'il y en avait beaucoup d'autres, toutes disposées en rang et munies de leur propre étiquette manuscrite. J'eus alors l'impression d'avoir mis la main sur un trésor! Mais lorsque je constatai que chaque étiquette portait un nom, je compris que

ce n'était pas à moi d'ouvrir les boîtes, même si je mourais d'envie de savoir ce qu'elles contenaient.

Elle sourit, leva les yeux et regarda chacune des femmes présentes avant de continuer.

— J'avoue que, pour une fois, je suis contente que ma curiosité malade ait servi à quelque chose et que j'aie réussi à vous rassembler aujourd'hui. Voici les boîtes que j'ai apportées.

Mia les posa soigneusement l'une après l'autre sur la table. Claudia s'avança sur son siège, impatiente de les découvrir. C'est alors qu'elle vit le nom de Catherine Black écrit à la main sur une étiquette attachée à un coffret. *Mais que fait le nom de ma grand-mère sur une de ces boîtes ?* Incapable de quitter l'étiquette des yeux, elle se demanda depuis combien de temps la boîte était restée cachée, tandis que le notaire reprenait la parole.

Elle leva les yeux. Elle avait désespérément envie de prendre le coffret et de tirer sur la ficelle pour voir ce qui avait été légué à sa grand-mère, mais elle resta immobile et écouta attentivement M. Williamson.

— Ce que nous ignorons, dit-il en posant les mains sur la table, avant de se lever lentement, c'est s'il existe d'autres boîtes qui ont été remises à leurs destinataires au fil des années. Mme Berenson a pu choisir de ne pas rendre ces sept-ci pour des raisons qui lui appartenaient, ou bien elles n'ont jamais été réclamées.

— Dans ce cas, j'ai peut-être exhumé quelque chose qui était censé rester secret, conclut Mia à sa place.

Une des femmes se leva, mais Claudia n'écouta pas ce qu'elle disait et remarqua à peine qu'elle

quittait la pièce. *Ma grand-mère a été adoptée, et je n'étais même pas au courant. Le savait-elle elle-même ?* Si c'était le cas, elle l'aurait sûrement dit à sa fille, qui à son tour en aurait parlé à Claudia. Mais peut-être était-ce un de ces secrets de famille que tout le monde préfère taire ?

Elle signa les documents que le notaire avait placés devant elle avant de s'empresse de prendre sa boîte. Elle était en bois et solidement fermée par une ficelle. L'étiquette identifiait clairement sa destinataire. Claudia relut lentement le nom de sa grand-mère, les lettres cursives tracées d'une main habile. *Hope*. Cette femme avait dû remplir ce coffret à la naissance de sa grand-mère.

— Merci, dit-elle à Mia en passant son sac sur son épaule, le coffret tenu dans sa main libre. Vous vous êtes donné tellement de mal pour remettre toutes ces boîtes à leurs propriétaires.

— Je vous en prie, répondit Mia en lui touchant le bras avec un sourire chaleureux. Merci d'être venue chercher la vôtre.

En partant, Claudia remarqua que l'un des coffrets n'avait toujours pas été récupéré. Malgré sa curiosité, elle se dépêcha de sortir dans la lumière du soleil et décida de s'arrêter au café le plus proche. Elle ne pouvait attendre d'être chez elle pour tirer sur la ficelle et découvrir quels objets se cachaient dans cette petite boîte.